

hanif

kureishi

d'amour et de haine

HANIF KUREISHI

D'AMOUR ET DE HAINE

L'amour et la haine ne sont pas si éloignés. Il arrive même qu'on en vienne à aimer ses bourreaux et tourmenter ceux qu'on aime.

L'interdépendance de ces deux sentiments, la porosité entre désir et destruction sont au cœur de ce recueil de nouvelles et d'essais : qu'il nous conte l'histoire d'un vol aérien qui tourne au cauchemar, la dissolution d'un couple qui se défie dans une dernière course effrénée à travers New York, ou qu'il aborde l'immigration et le racisme, l'imagination et la créativité, Hanif Kureishi nous éblouit une fois encore par sa capacité à scruter avec lucidité les contradictions au sein de la famille, de la politique ou de nos relations sentimentales. Et nous livre un recueil étonnant, où textes de fiction et essais s'enrichissent les uns au contact des autres.

Hanif Kureishi est né en 1954 à Londres d'un père pakistanais et d'une mère anglaise. Il se fait connaître par l'écriture du scénario de My Beautiful Laundrette pour Stephen Frears. En 2001, Patrice Chéreau adapte un de ses romans les plus controversés, Intimité. Hanif Kureishi est nommé Commander of the Order of the British Empire en 2008. Ses romans, nouvelles et essais ont tous paru chez Christian Bourgois éditeur.

D'AMOUR ET DE HAINE

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

L'AIR DE RIEN
LE DERNIER MOT
QUELQUE CHOSE À TE DIRE
CONTRE SON CŒUR
LE CORPS
SOUVENIRS ET DIVAGATIONS
LE DON DE GABRIEL
LA LUNE EN PLEIN JOUR
INTIMITÉ
DES BLEUS À L'AMOUR
BLACK ALBUM
LE BOUDDHA DE BANLIEUE
MY BEAUTIFUL LAUNDRETTE / SAMMY ET ROSIE
S'ENVOIENT EN L'AIR
LE DÉCLIN DE L'OCCIDENT
LE MOT ET LA BOMBE

du même auteur
en numérique

L'AIR DE RIEN
LE DERNIER MOT
LE BOUDDHA DE BANLIEUE
DES BLEUS À L'AMOUR
INTIMITÉ
LE DON DE GABRIEL
LE DÉCLIN DE L'OCCIDENT

HANIF KUREISHI

D'AMOUR ET
DE HAINE

Nouvelles et essais

Traduit de l'anglais
par Florence CABARET

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Love + Hate: Stories and Essays

© Hanif Kureishi, 2015
Tous droits réservés

© Christian Bourgois éditeur, 2021,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04367-9

À Sachin Kureishi

Vol 423

L'hôtesse de l'air apporta à Daniel une coupe et des amandes grillées. Le champagne n'était pas très bon mais il l'aiderait à se sentir plus léger et moins irritable. Il le but d'une traite, sans prendre le temps de s'asseoir, et fut soulagé de pouvoir confier sa veste à l'hôtesse qui lui souriait ; puis il retira ses chaussures et s'installa, juste avant que l'avion ne se détache de la passerelle d'embarquement. Il savait que les gens qui en ont les moyens recourent généralement à des services Privilège. De fait, ce n'était pas le genre de prestations que l'on trouvait dans un bus. Il allait s'offrir un moment de repos et de pure passivité. Il lui avait fallu des années pour accéder à cette aisance financière ; il comptait bien en profiter au maximum – surtout après ce qu'il venait de lui arriver.

Il avait quitté son hôtel un peu tard. Voyageant souvent, il avait pris l'habitude, lors de ses vols retour, de passer un certain temps dans le salon de la classe affaires à lire les journaux tout en mangeant. Mais, cette fois, il s'était retrouvé coincé dans une horrible

réunion, son chauffeur n'était pas à l'heure et un bouchon bloquait la route qui menait à l'aéroport. Une fois arrivé, l'étape Sécurité – ou d'«insécurité», comme ses adolescents se plaisaient à la surnommer – avait été longue et pénible. Il avait eu beau consulter deux fois les informations sur son portable, comme il le faisait régulièrement, il s'était demandé s'il n'y avait pas eu, quelque part, un accident dont il n'aurait pas eu connaissance. Dans l'espace de contrôle des passagers – une zone qui sentait la sueur, où des tapis roulants acheminaient bagages, vêtements et chaussures qui défilaient avec lenteur devant les écrans –, il avait dû se dévêtir mais avait pu garder son pantalon et son tee-shirt, après avoir assisté au déshabillage de plusieurs inconnus juste avant lui. On lui demanda de passer par une machine à rayons X afin de scruter ses organes et s'assurer qu'il ne dissimulait rien de dangereux ni dans son cœur ni dans ses reins.

Enfin, il put se détendre. Bientôt il aurait la possibilité de se restaurer. On lui servirait de nouveau à boire. Il regarderait un film. Mais il lui fallait dormir aussi : il prendrait des somnifères. En fin de journée, deux heures après un vol qui mettrait sept heures à le ramener chez lui, il devait se rendre à une réunion où dix personnes au moins étaient conviées. Il fallait qu'il relise ses notes et qu'il se concentre un peu. Il tenait à être en forme. Un chauffeur l'attendrait à l'aéroport avec son nom sur un écriteau. Il espérait être au calme dans une voiture aux vitres teintées. Il pourrait ainsi se replonger en lui-même grâce à ses écouteurs qui le protégeraient des bruits de la rue. S'il obtenait le feu vert pour son nouveau projet de documentaire, sa société pourrait survivre deux années encore. Sinon, il devrait peut-être déposer le bilan,

licencier ses employés et se trouver une autre activité, s'il y avait encore quelque chose pour lui sur le marché. La bonne cinquantaine, il pourrait devoir faire face à une assez longue période d'oisiveté. Nombre de ses amis commençaient à marquer le pas, déménageaient à la campagne, travaillaient moins; mais il n'aurait jamais une situation aussi confortable.

À l'embarquement, on lui avait dit que le vol était complet. En arrivant dans l'avion, au moment de rejoindre l'avant, il avait jeté un œil du côté de la classe économique et constaté qu'effectivement tous les sièges semblaient occupés. Alors qu'il parcourait du regard les rangées de visages, il fut saisi d'une bouffée de claustrophobie: des centaines d'inconnus obligés de cohabiter, n'ayant pas d'autre choix que de respirer l'odeur des autres, de se toucher, de se regarder, tandis qu'ils étaient assis dans cet étroit tuyau propulsé dans les airs à une vitesse incroyable. Mais pourquoi s'inquiéter? Il avait pris l'avion des centaines de fois; c'était comme prendre le métro: à l'arrivée, il n'y penserait plus.

Sa réservation se trouvait dans la deuxième rangée. Cette partie de l'avion était plus tranquille, mais pas au point d'être le paradis non plus. Sur le siège devant lui, une jeune femme était en train d'allaiter. De l'autre côté de l'allée, un homme d'une trentaine d'années lisait le journal – le père, vraisemblablement. Pour l'instant, le bébé gazouillait et poussait de petits gloussements. Mais, étant lui-même père de deux enfants, Daniel savait que ce genre d'humeur pouvait basculer en quelques secondes.

L'hôtesse remplit à nouveau son verre. À sa gauche, il aperçut une femme, la quarantaine, élégante.

Habillée tout en noir, elle avait une coupe de cheveux qui avait dû coûter cher : coloration, balayage, éclaircissement. À ses pieds, une boîte. Elle l'ouvrit ; il l'observa tandis qu'elle en sortait un chien à la tête couverte de plis et au nez retroussé : celui-ci éternua et se tourna vers lui. Daniel se sentit surpris, un peu agité. Il n'avait jamais vu de chien dans un avion jusqu'ici. Est-ce que c'était autorisé ? Et s'il aboyait et cherchait à le mordre ? S'il faisait une crotte ?

Il jeta un œil en direction des autres passagers pour voir s'ils avaient remarqué quelque chose. Derrière la femme au chien était installé un homme mince mais avec une belle carrure, probablement italien ou espagnol ; il portait des vêtements de sport, une casquette de base-ball rabattue sur les yeux et il avait des écouteurs blancs aux oreilles ; comme s'il ne voulait pas être reconnu. Daniel l'observa avec attention et finit par se souvenir : c'était un footballeur célèbre. Il était content, il pourrait impressionner ses garçons et leurs amis s'il réussissait, une fois l'homme endormi, à le prendre en photo.

La femme au chien avait posé l'animal sur ses genoux et semblait lui parler. Quand l'hôtesse passa à côté de Daniel, il lui montra le chien mais elle se contenta de hausser les épaules et lui rapporta un autre verre. S'il y avait quoi que ce soit qu'elle puisse faire pour lui, il n'avait qu'à demander.

Le bébé brailla pendant tout le voyage tandis que le père s'efforçait de ne pas croiser le regard chargé de reproches de Daniel. Le chien s'endormit contre la poitrine de sa maîtresse, il n'aboya pas, il ne fit pas de crotte. L'hôtesse et ses collègues poussaient d'un bout à l'autre de l'allée un chariot où l'on trouvait

montres, stylos, appareils électroniques, parfums. Les habituelles babioles inutiles : il songea à son sous-sol, rempli d'objets oubliés qui lui avaient coûté une petite fortune. D'ailleurs, il était fauché – puisqu'il dépensait tout ce qu'il gagnait. Mais, l'alcool aidant, il se sentit bientôt plus intelligent, plus téméraire. L'argent allait et venait : il s'inquiétait, le comptait, fantasmait sur la possibilité d'en gagner davantage mais rien ne changeait vraiment. Il aimait se décrire comme un individu stable, mais instable aussi, à l'image du monde.

Il se demanda un moment s'il n'allait pas prendre quelque chose pour les garçons et pour sa femme mais il s'endormit. Plusieurs heures passèrent ; ils approchaient de leur destination, il commença à rassembler ses livres et ses papiers. On leur annonça qu'il y aurait un retard de quinze minutes suite à un embouteillage aérien.

Daniel avait anticipé ce genre d'éventualité ; il avait fait en sorte que son assistant lui laisse suffisamment de marge pour rejoindre la réunion. Il espérait ne pas passer trop de temps à récupérer ses bagages et à quitter l'aéroport. Cependant, au bout d'une demi-heure, on les informa que l'atterrissage était encore reporté. Ils étaient dans une file d'attente qui tournait en rond dans le ciel. Malgré l'impatience qui le gagnait, il dut reconnaître que la ville était de toute beauté vue d'en haut : impérieuse, riche, cultivée, avec ses banques, ses églises, ses galeries et ses parcs éparpillés autour du fleuve scintillant, étalé là comme un serpent clouté de diamants. Il aimait cette perspective, mais pas au point d'en profiter quatre fois de suite.

Quarante minutes plus tard, autre annonce : les nouvelles n'étaient pas bonnes. Au sol, une panne

générale affectait tout le système informatique si bien qu'aucun avion ne pouvait atterrir pour le moment. Un grognement de mécontentement s'éleva. Soupirs, jurons, agitations. Daniel demanda à l'hôtesse combien de temps allait prendre ce « moment » mais il n'obtint qu'un haussement d'épaules en guise de réponse.

Alors qu'ils continuaient à survoler la ville en boucle, il constata que le jour baissait. Son hôtesse attitrée lui apporta divers rafraîchissements ; il préféra ne pas refuser de peur qu'elle perde son optimisme. Elle lui dit qu'elle s'appelait Bridget et lui tendit un nouveau verre. Il ne savait pas exactement à quel taux d'alcoolémie il en était mais, de toute évidence, ce n'était pas suffisant. Il s'admonesta : il devait faire attention. Ils pouvaient très bien être sortis de l'avion dans les trente minutes et il participerait alors à cette réunion dont les décisions seraient cruciales. Mais, se retrouver dans un lieu aussi impersonnel qu'une carlingue, un peu comme dans un hôtel ou un hôpital, pouvait vous rendre assez irresponsable, voire franchement incontrôlable.

Ils venaient de faire une nouvelle boucle au-dessus de la ville quand le signal lumineux des ceintures de sécurité s'alluma ; le commandant de bord demanda aux passagers de regagner leur siège. Ceux qui étaient debout se précipitèrent juste au moment où l'avion plongeait et se mettait à vibrer avec l'accélération. Cette turbulence rendit son entrain à Daniel. Ils avaient dû pénétrer dans une autre couche d'air. Ils entamaient la descente, tout se passerait à merveille. Il but un peu d'eau, secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

Mais, après un nouveau message qui les informait du prolongement de l'attente, Bridget s'avança vers lui pour lui expliquer que la panne n'était pas complètement résolue. Et, quand elle le serait, il leur faudrait patienter encore avant d'atterrir à cause de tous les avions avant eux qui tournaient en rond depuis des heures.

Le temps passait ; d'autres passagers s'inquiétaient, s'indignaient à mesure qu'ils rataient leur correspondance, leur rendez-vous. Lui-même manqua sa réunion ; ceux qui l'attendaient n'auraient aucun doute sur les causes de son absence. Son irritation avait disparu, il ne ressentait même plus le besoin de concocter mentalement de furieuses lettres de réclamation. Quel temps infime, dans le monde d'en bas, s'accordait-il d'ordinaire pour réfléchir ? Il se mit à méditer sur sa vie : il fut pris d'émotion face à sa propre impuissance, versa quelques larmes en imaginant ses enfants qui faisaient leurs devoirs sur la table de la cuisine ou dans leur chambre, en pensant à sa femme, avec qui il était marié depuis trois ans, qui leur disait de ne pas s'inquiéter, que leur père serait bientôt là. Il était important qu'il voie les enfants. Ils partiront à l'école le lendemain matin et y resteront deux semaines avant de rentrer à la maison. Et puis, il se languissait des baisers de son épouse ; il songea que ceux qui étaient aimés et ceux qui ne l'étaient pas appartenaient vraiment à deux espèces différentes.

Encore une autre annonce : la voix rassurante du commandant cette fois. Les ingénieurs faisaient tout pour résoudre le problème qui avait contraint de nombreux aéroports à fermer. Les passagers ne devaient pas s'inquiéter, tout était en bonne voie. Ils devraient

patienter une heure et demie avant d'atterrir et, d'ici là, chacun était invité à se détendre, à profiter de la fin du vol et à voyager avec cette même compagnie à l'occasion d'un prochain déplacement.

Bridget rapporta un bloody mary à Daniel et, en réponse à sa question, elle rit, tout en précisant qu'elle ne savait pas s'il s'agissait d'un piratage informatique, même si ça lui paraissait peu probable. Daniel commença un autre film ; il songeait à ses amis attablés pour dîner, il pensait à leur maison, à leur conversation, à leur ignorance de la futilité de ce qu'il était en train de vivre. Refusant de sombrer dans le sentimentalisme, il prit un autre cachet, regarda la ville qui s'assombrissait et les lumières qui se multipliaient, se tourna de l'autre côté pour dormir. Quand il se réveillerait, l'avion serait sur la piste et il rentrerait directement chez lui. La réunion serait reportée. Le monde était un enfer mais, la plupart du temps, le malheur s'abattait sur les autres.

Il faisait noir quand il ouvrit les yeux à trois heures trente du matin, la bouche sèche, affamé et courbatu. Il avait beau être dans la partie luxueuse de l'avion, il avait l'impression d'avoir dormi sur un banc dans un parc ; il aurait préféré la crucifixion. Des passagers allaient et venaient mais il ne voyait aucun des membres d'équipage – sans doute dormaient-ils. Il but un peu d'eau. C'était la première fois que son vol subissait un tel retard.

Il avait dû s'assoupir à nouveau car, ce dont il se souvint ensuite, c'était d'une sorte d'altercation. « Eh, qu'est-ce que vous êtes en train de faire, là ? » disait quelqu'un. On entendait des éclats de voix en arrière-plan, des gens qui s'offusquaient. « Arrêtez-le,

arrêtez-le, protestait un autre. Appelez le commandant.» Qu'est-ce que ce dernier pouvait bien fabriquer?

Daniel tourna la tête pour mieux y voir, puis il se leva pour se rapprocher.

Personne n'offrait de véritable résistance au mouvement de rébellion qui semblait se produire. Un homme immense avec une grosse tête, que Daniel avait repéré un peu plus tôt à l'arrière de l'avion, avait quitté sa place. Son tee-shirt taché de sueur dissimulait assez peu son ample torse, tandis que de courtes jambes avaient du mal à charrier le personnage. Celui-ci avait abandonné le siège qu'il occupait au milieu d'une rangée et avançait avec détermination dans l'allée tout en s'agrippant à chacun des fauteuils; il s'engouffra entre les pans du rideau qui séparait la partie réservée à la classe affaires. Il s'effondra lourdement sur le siège laissé libre derrière le joueur de football, appuya sur le bouton de commande du fauteuil, s'allongea en tournant le dos à tout le monde et s'endormit bruyamment.

Autour de Daniel, les passagers – à l'exception du footballeur, qui ne regardait personne – commençaient à se lancer quelques coups d'œil. Daniel se détourna: il venait de comprendre, ce qui était tout bonnement horrible, que ces gens, qui étaient restés anonymes jusque-là, pourraient très bien devenir réels et commencer à compter à ses yeux. Il devrait alors renoncer à sa supériorité, voire à son mépris, pour troquer tout cela contre des échanges bienveillants avec des inconnus.

«Bien, bien», dit-il en observant l'énorme ronfleur. Sans l'aide du milieu de terrain peu avenant,

qui pourrait chercher à le faire bouger ou à engager une discussion avec lui? Qui en avait l'autorité, la volonté? Bridget et ses collègues, arrivés sur ces entrefaites, s'étaient contentés d'assister à la scène, puis s'en étaient retournés dans leur espace. Daniel reprit sa place et fixa un point droit devant lui. On était à un moment de bascule: les barricades avaient été prises d'assaut, une brèche avait été ouverte dans le mur de Berlin et plus rien ne serait pareil dans cette prison aéroportée.

« Mon Dieu, murmura-t-il. Qui viendra donc à notre secours? »

— Personne! répondit la dame au chien. Tout le monde s'en moque. On nous a oubliés.

— J'en doute, reprit Daniel. Comment est-ce qu'on peut oublier un avion? »

Bridget se pencha vers eux: « Si vous le pouvez, dormez un peu. On est encore là pour un moment. On se rend compte qu'il est difficile de savoir ce qu'il se passe réellement. »

Tandis qu'elle parlait, il posa la main sur son bras et elle ne bougea pas. Depuis son deuxième mariage, il était resté fidèle à son amante, amie et épouse, comme il s'y était engagé. Mais, en l'occurrence, peut-être pouvait-il faire une exception. Il rit intérieurement: les circonstances les rendaient bien bêtes.

Il but quelques bières. Bridget lui donna une couverture et le borda confortablement: il réussit à se rendormir. Mais, au bout du compte, et en dépit de ses efforts, il n'eut pas d'autre choix que de se réveiller. Revenir à la conscience de soi n'avait plus rien d'un plaisir. Le jour se levait; dans l'avion, tout était différent.

L'espace réservé à l'équipage était rempli de passagers venus du fond; tous étaient penchés en avant, l'air concentré. Il avait l'impression d'être devant la porte arrière de la supérette de son quartier, là où les clochards se retrouvaient autour des poubelles pour récupérer les invendus. Les passagers fouillaient les tiroirs, les boîtes, ils y dénichaient de petits sandwiches, s'emparaient de bouteilles d'eau, se disputaient des fruits, mettaient la main sur le moindre morceau de nourriture, qu'ils dissimulaient ensuite sous leur chemise. Il se dit que lui-même avait faim mais il n'était pas prêt à se battre pour une pomme.

Daniel remonta le store de son hublot; il constata qu'ils avaient pris de l'altitude et que, vraisemblablement, ils tournaient toujours en rond. Il aperçut au loin trois autres avions mais il ne voyait pas la terre. La lumière du jour était vive; à l'intérieur, il faisait un peu froid. Sa bouche avait un arrière-goût de brûlé, son estomac était vide. Il trouva à côté de lui une bouteille d'eau: il but discrètement avant de la cacher, de peur de se faire remarquer.

Il s'était retenu pendant un bon moment mais il fallait qu'il retourne aux toilettes. Il avança vers l'arrière, autant pour se dégourdir les jambes que pour voir comment les choses se présentaient. Ce qui lui prit un certain temps. Il faisait très attention à regarder où il marchait. Il y avait des têtes, des mains, des pieds éparpillés dans tous les sens, comme si quelqu'un les avait déversés à même le sol. Des gens dormaient dans les allées, laissant leur place à d'autres pour qu'ils puissent dormir sur un siège. Daniel trébucha, tomba sur quelqu'un qui lui envoya un coup dans les côtes; alors qu'il essayait de se relever, il reçut

un deuxième coup. « Eh, cria-t-il, faites un peu attention : moi aussi, je suis une personne ! » C'était une scène de réfugiés en proie au désespoir, un entassement d'humanité à peine vivante, pleine de bruits et de plaintes. Les gens lui réclamaient à manger quand il passait. Quelqu'un alluma une cigarette. On aurait dit que le plafond suintait et gouttait mais il ne comprenait pas pourquoi.

Il fut surpris de constater, en arrivant au fond où s'étalait désormais un bidonville volant, qu'un des WC était libre et que la porte était entrouverte. En l'ouvrant complètement, il découvrit que la cuvette débordait. Il y avait même des excréments étalés sur les murs. Il eut un haut-le-cœur, se couvrit le visage avec son pull et repartit vers la classe affaires en titubant.

Cela faisait dix-huit heures qu'ils auraient dû quitter l'avion. Bridget était assise sur son strapontin, la tête dans les mains. La femme au chien s'était mise sous une couverture tandis que l'animal toussait et geignait à ses pieds ; quant au footballeur, qui n'avait toujours pas retiré sa casquette, il était assis, la bouche ouverte, regardant fixement devant lui, sans ciller. Le couple et leur bébé dormaient. Les toilettes de la classe affaires étaient dans un état assez semblable à celles de l'autre bout de l'avion. Il se rappela qu'un jour quelqu'un lui avait dit qu'on mesurait le degré de civilisation d'une société à l'aune du traitement de ses excréments. Il se boucha le nez, baissa son pantalon et déféqua à même le sol comme tout le monde, puis il s'essuya les fesses avec le magazine de bord, ce dont il avait toujours rêvé, avant de jeter le papier sur le tas de ses étrons.

Il trouva une bouteille de parfum par terre. Le chariot des cadeaux avait été pillé. Il ne restait rien : des boîtes vides traînaient partout dans l'allée et Daniel, suivant l'exemple d'un autre voyageur, prit la sage décision de s'asperger du contenu du flacon.

Il remonta ses bas de pantalon et, alors qu'il se frictionnait les mollets avec un peu de fragrance *Glory*, le footballeur se leva et se mit à trotter en direction des toilettes. Au premier abord, il eut la même réaction que Daniel, puis il releva sa casquette, la rabaissa d'un air dubitatif avant de détourner la tête d'un air dégoûté. Tout en l'observant, Daniel songeait aux difficultés du club qui laissait un tel joueur dans les airs. Ce genre de gaillard valait des millions de livres, bien plus que tous les autres passagers réunis.

Il resta non loin du bar où Bridget discutait avec ses collègues, appuyés au comptoir. Son sourire professionnel avait disparu, elle avait les traits tirés et les lèvres sèches. Personne ici n'avait envie de se regarder dans le miroir.

Elle n'avait jamais vécu une expérience pareille et avait l'intention d'arrêter de travailler une fois au sol. Voler, c'était devenu trop dangereux. Même si, là, ils n'étaient pas particulièrement menacés. L'avion avait été réapprovisionné en carburant pendant la nuit ; les autorités ne pouvaient se permettre de le laisser s'abîmer sur la ville ou en mer. Elle se disait que s'ils n'avaient pu atterrir dans un autre aéroport ni dans un autre pays, c'était parce que le virus informatique s'était répandu. Peut-être qu'un avion s'était déjà écrasé quelque part si bien que la piste était inutilisable. Malgré tout, Bridget n'avait pas perdu son habitude de rassurer les autres : il ne faisait aucun

doute qu'ils allaient atterrir le jour suivant, dès que tout serait revenu à la normale.

« Comment pouvez-vous le savoir ? demanda-t-il.

— Il n'y a pas de raison, répondit-elle. Non ? S'ils peuvent fabriquer un ordinateur, ils doivent être capables de le réparer. »

Elle ajouta qu'elle avait déniché quelque chose pour lui. S'assurant que personne ne la regardait, elle lui donna un sandwich enveloppé dans du film alimentaire. C'était le dernier « avant longtemps ». Après, il leur faudrait « jeûner ». Il n'avait pas mangé de viande depuis vingt ans mais il sourit et la remercia pour le minuscule bout de pain rassis. C'était ça ou rien.

Tandis qu'il mâchait et que le goût envahissait sa gorge, il aperçut une vieille femme qui remontait péniblement l'allée. Il crut qu'elle voulait aller aux toilettes mais elle s'arrêta au niveau de son siège à lui, remit correctement le coussin tout en le tapotant, et secoua la couverture grattante. Elle allait s'asseoir à *sa* place ! La classe affaires était bondée, d'autres passagers ayant suivi le mouvement de révolte de l'immense gaillard pour venir s'installer là.

Il se précipita sur son siège, se faufila en biais sous le bras de la vieille dame tout en murmurant « Vraiment désolé mais j'ai des problèmes de dos », tandis que celle-ci l'invectivait dans une langue qu'il ne comprenait pas. Il n'osait pas regarder la malheureuse voyageuse car il craignait trop la honte qui l'étreindrait alors ; il fixa lamentablement le hublot jusqu'à ce qu'elle interrompe ses suppliques. Ce siège, pensa-t-il, c'est la dernière chose qu'il me reste : je ne vais pas le lâcher.

Il se pencha vers la femme au petit chien. Elle marmonnait «trouvez-moi, trouvez-moi, trouvez-moi»; il lui donna un petit morceau du sandwich, elle le fourra dans la gueule de l'animal, qui l'avalait aussitôt. «Merci.»

Ils entamaient une deuxième nuit. Daniel fit quelques pas, sans jamais trop s'éloigner de son siège de peur que quelqu'un ne le lui vole. Désormais, la loi, pas plus que la décence, ne s'appliquait dans cette zone d'exception. Il urina dans des bouteilles d'eau vides qu'il glissa derrière son siège; il déféqua dans des sacs à vomis qu'il jeta dans les toilettes. Un filet d'urine mêlée d'excréments coulait le long des allées; l'air ambiant était fétide, respirer était un supplice. Il aurait eu envie de sentir le souffle d'une brise effleurer sa peau. Il était surpris de la vitesse à laquelle la situation s'était dégradée: la frontière était bien mince entre civilisation et enfer.

Le temps passa, comme toujours, jusqu'à ce qu'au beau milieu de la nuit l'arrivée du commandant de bord suscite un regain d'intérêt parmi les voyageurs: flanqué d'un steward qui assurait sa sécurité, il avait quitté son poste de pilotage pour se dégourdir les jambes et tenter quelques positions de yoga. Leur uniforme n'était plus très net. Au début de la catastrophe, les passagers étaient pleins d'espoirs et d'attentes quand le commandant s'adressait à eux; ils se disaient qu'il savait forcément comment les choses tournaient en haut lieu. Il déclara d'une voix sourde: «Nous sommes sur le problème. Nous faisons notre maximum; vous pouvez être certains qu'au sein de la compagnie, tout le monde travaille jour et nuit pour nous sortir de là. Dans l'immédiat, nous n'avons rien

à craindre, même si le confort n'est pas optimal. S'il vous plaît, restez assis, soyez patients et nous vous ramènerons à bon port.»

Quand ils l'avaient aperçu à l'avant, les passagers s'étaient tous précipités pour aller l'écouter. Mais, en découvrant son visage blême, ils ne lui laissèrent pas cinq minutes avant de se mettre à hurler : « Tu ne sais rien, pauvre connard. Pourquoi tu nous mens ? Espèce d'imbécile, tu es complètement largué ! Ordure ! », et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il batte précipitamment en retraite et s'enferme dans le cockpit.

Après ces maigres explications, de nombreuses versions réalistes, et d'autres plus fantaisistes, commencèrent à circuler. La ville était irrévocablement perdue, son système informatique détruit, et des milliers de gens tués ; l'avion s'était fait « kidnapper » par des terroristes et les passagers faisaient l'objet de négociations secrètes – certains d'entre eux seraient échangés contre des prisonniers à l'étranger ; la Terre avait été partiellement détruite par un astéroïde. Ce qui leur arrivait, c'était le « destin », entendait-il souvent ; les plus fatigants de tous, c'étaient ceux qui invoquaient « la volonté de Dieu ». Les tragédies fournissent toujours un bon prétexte pour déblatérer toutes sortes de conneries, se dit-il. Sa propre vision des choses – ils étaient suspendus au filet de bave d'un lézard géant – n'aurait pas rencontré un grand succès.

Beaucoup pensaient qu'ils étaient foutus. Ils avaient traversé un orage ; l'avion avait été projeté dans un espace vide ; ils étaient cernés par les éclairs. Daniel vomit à plusieurs reprises alors qu'il n'avait plus rien dans l'estomac. Il se demandait comment les passagers arrivaient à faire un tel raffut. Des gens

criaient «Taisez-vous, s'il vous plaît!» sans que cela ne change quoi que ce soit.

Il était allongé à moitié inconscient, ni complètement éveillé ni complètement endormi, quand il entendit des bruits d'une autre nature. Se redressant, il vit qu'une couverture avait été suspendue pour isoler le siège du footballeur. Celui-ci était le seul à ne pas s'être plaint, à n'avoir rien dit même, mais là il était en pleine action. Daniel se déplaça juste assez pour découvrir que c'était avec Bridget qu'il copulait. Leurs mouvements de va-et-vient firent tomber la couverture; Daniel aperçut les seins nus de Bridget, les genoux de l'homme qui avait baissé son pantalon. Ce serait une sacrée histoire à raconter aux enfants une fois rentré.

Enfin, Bridget se leva et repartit vers l'espace de l'équipage. Daniel ferma les yeux mais, d'un seul coup, le footballeur se tenait au-dessus de lui :

«Eh, tu me regardais?

— Je regardais quoi? lui demanda Daniel.

— Ne refais jamais ça, lui dit le footballeur en le saisissant à la gorge. Tu as de l'eau?

— Il m'en reste un peu.

— Tu vas me la donner.»

Daniel chercha la bouteille cachée sous le coussin de son siège avant de la tendre au joueur. Celui-ci n'en laissa pas une goutte, écrasa la bouteille avant de la lui rendre.

«Si tu en trouves, tu me l'apportes.

— Oui», acquiesça Daniel, tout en se disant: On ne me retrouvera pas main dans la main avec toi au fond de la mer.

Ce n'était pas le bon moment pour lui demander de prendre un selfie.